

## Terminer son baptême

Réjean Bonenfant

Number 94, Summer 2002

Le travail

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14544ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bonenfant, R. (2002). Terminer son baptême. *Moebius*, (94), 119–123.

## RÉJEAN BONENFANT

### *Terminer son baptême*

*Je place ma tête sur la cheminée  
Et le reste vaque à ses affaires*

Saint-Denys Garneau

Imaginons une enfance. N'importe laquelle. Même la mienne. Celle d'un enfant qui dort dans un grenier avec ses cinq frères. Deux par lit. Le soleil est encore si faible qu'il a de la difficulté à traverser les rideaux de batiste pourtant si usés qu'ils laissent passer les maringouins. Un rêve de nuit ne se terminera jamais parce qu'un jour de rêve demande à naître.

Trois coups. Comme au théâtre. Trois coups de manche à balai résonnent au grenier. C'est que Péraurel et grand-père Callixte ont déjà attelé le grand Dick et qu'ils sont entrés dans la cuisine d'été pour nous réveiller. Ils ne monteront pas au grenier. Il faut ménager ses forces pour ce qui compte vraiment. Toute la maisonnée se réveille et chacun, chacune, de cinq ans et plus, ira où il doit aller.

Pendant un instant, on n'entendra plus rien. Péraurel, le temps que l'on s'habille, est parti nourrir les poules et grand-père installe les chaudières et les bidons frais lavés dans la voiture. Dans quelques minutes, nous serons huit dans la voiture tirée par le grand Dick et nous nous dirigerons vers cette autre terre que nous possédons au bout du rang pour aller traire les vaches. Couché sur le dos dans le raque à foin, j'essaierai de rattraper mon rêve enfui. Mais la lune qui s'éteint, le soleil qui s'anime, mon petit frère qui fait siffler des cailloux dans les fossés, peut-être une vieille complainte que chantera mon père – *travaillons ma mie en chantant, travaillons youppe c'est la vie; le travail c'est du bon temps, travaillons ma mie en*

*chantant* —, tout cela assujettira les droits de la réalité du jour. Il n'y a pas de figurants dans notre film. Nous sommes alors tous des acteurs et le scénario ne varie que selon les saisons.

Nous serons de retour une heure plus tard, attendant notre tour au lavabo pour nous laver les mains et nous peigner. Mes sœurs auront déjà fait le ménage des chambres, habillé les plus petits, pendant que Mamerlor aura préparé le petit-déjeuner de seize personnes.

Parfois, grand-père Callixte perdra connaissance vers la fin de son repas constitué d'une galette de sarrasin et de p'tit lard; sinon, il sera tout guilleret et passera son avant-midi à peler les vingt kilos de pommes de terre nécessaires pour la journée. Le repas se terminera par nos obédiences pour la journée. Nous sommes si nombreux que les père et mère prononceront parfois trois ou quatre noms avant de tomber sur le nôtre. Cela obligera à beaucoup d'humilité, chacun comprenant que le travail qu'il fait pourrait tout aussi bien être fait par quiconque. Un quelconque *nobody*. Rufine se verra confier le lavage et le repassage, Mémène confectionnera des tartes et pâtés, le Petit-Jésus va râtelier la cour, Blondin va sarcler le potager, Ténor-Baptiste ira réparer une clôture puis rejoindra Péraurel pour l'épandage des fumiers de poule. Rufin taillera les haies du jardin. Rosée-des-Limbes emmènera les plus jeunes sur les grands coteaux de sable pour superviser la construction de routes, de châteaux et de viaducs près du terrier des marmottes.

Chacun et chacune aimera la petite tâche qui lui sera assignée pour la journée. Si quelque aîné ose un commentaire à l'intention de mon père pour lui signifier que ce n'est pas très lucratif de creuser des fossés ou de sculpter un nouveau manche de hache, Péraurel s'assoira avec lui et lui dira, avec la meilleure foi du monde: «Ce matin, c'est toi qui décides. On ne fait que ce qui est payant. Alors, tu dis à chacun de faire quelque chose qui va rapporter de l'argent. Et ce soir, avant de se coucher, on va compter nos sous. Allez. On t'écoute.» Péraurel n'aura pas à rajouter que le jambon du déjeuner c'est nous qui l'avons fumé avec du bois d'érable et des épis de blé d'Inde séchés; que

le savon avec lequel nous nous sommes lavés ce matin vient du suif du porc qu'on a tué l'automne dernier et qu'avec un peu d'encaustique, dans la grande marmite frémissante installée à l'entrée des jardins, nous avons obtenu d'immenses galettes de savon que nous avons découpées comme du sucre à la crème. Il fera semblant de ne pas voir le trou qui s'agrandit dans la chaussette de laine de son interlocuteur. Ce dernier comprendra de lui-même que les moutons qu'il a nourris ce matin sont en train de se faire une toison que les mains magiques de Mamerlor transformeront en chaussettes. Pour que l'aîné ne perde pas la face, Péraurel lui demandera d'y réfléchir et de lui apporter une réponse dès qu'il en aura une.

Le chantier, ce n'est pas seulement cet endroit un peu mythique et lointain que constitue la Haute-Mauricie où Péraurel se réfugie six mois par année pour gagner des sous noirs que l'on donnera à la Sainte-Enfance. C'est aussi ce qui se met en branle jour après jour dans la coopérative familiale, chacun y allant de son habileté propre et selon l'intensité de sa force. Les filles sont aussi capables de renverser les andains que les gars sont aptes à tisser ou à cuisiner.

Mais le dimanche tout s'arrêtera, hormis les petites choses de grande nécessité. De retour de la messe, mon père ouvrira son grand livre de comptabilité fourni par le ministère de l'Agriculture et il consignera les recettes et les dépenses de la semaine. Très souvent, il n'y aura aucune recette. La sueur, le travail, ça compte, mais ça ne se compte pas. Il y aura de grands dimanches, assez nombreux, où il n'y aura pas non plus de dépenses à inscrire. Et nous n'aurons manqué de rien depuis le dimanche précédent. S'il survient un quêteux, entre chien et loup, il y aura toujours une pièce de vingt-cinq cents en argent prête à soulager une vraie misère, en plus du petit rôti de porc ou de la douzaine de beignes qu'un grand dieu des routes emmagasinera dans son sac à dos.

Il n'y a pas de spécialités à la ferme familiale. Tous, nous sommes cuisiniers, menuisiers, jardiniers, tisserands, cultivateurs, bûcherons, gardiens, moissonneurs et heureux. Quand il reste un peu de temps pour soi, nous dévorons

les douze volumes de l'*Encyclopédie de la jeunesse*, *Robinson Crusoë*, *Une de perdue, deux de trouvées*.

La plupart de nos désirs seront comblés grâce à l'ingéniosité de Péraurel qui a installé un petit tableau noir dans la cuisine d'été. Presque toujours, au lever, on peut y lire un proverbe, une morale des fables de La Fontaine ou une sentence/maxime de La Rochefoucauld que lui a apprise son père qui l'avait aussi apprise de son père. Parfois, il n'y a rien d'écrit. Si l'un d'entre nous a manifesté le désir d'avoir une bicyclette, dès le lendemain matin il y a un beau vélo tout neuf magnifiquement dessiné sur le tableau noir. L'humour de Péraurel rend la vie tellement simple que tous, nous croyons que c'est lui qui l'a inventée, la vie.

Au moment d'arriver dans les grandes écoles, nous apprendrons de nouveaux mots comme *enfance*, *loisir*, *adolescence*, *argent de poche*, *salle de billard*, *divorce*, *chômage*, *solitude*, *chambre à soi*. Il nous semblera alors que la misère et la nécessité sont derrière nous. Que nous sommes des rescapés d'un monde en péril. L'arche de Noé, c'était nous. Le pain noir a déjà été mangé avant même que nous ne sachions qu'il y en avait du blanc.

Au moment de choisir un métier, il nous faudra en laisser tomber plusieurs pour nous limiter à un seul. Je choisirai donc l'enseignement puisque j'ai déjà fait cela toute ma vie, puisque depuis dix ans, tous les étés, j'enseigne de façon plutôt tonitruante à mes trois cadets qui sont tout à fait dociles. Les murs du hangar et les carrés d'avoine étaient les témoins béats de ma prétention à leur enseigner comment devenir grand.

À ce moment précis d'entrer sur le marché du travail, je comprendrai d'un seul coup que j'aliène mes heures. Je ferai un métier que j'aime, mais ce seront d'autres que moi qui décideront quand j'aimerai cela. Moi qui aurais préféré n'être que précepteur et, de plus, enseigner la nuit, voilà que peu à peu je m'habituerai à ma nouvelle condition d'adulte. Et je l'accepterai suffisamment, comme mon père avait choisi d'être bûcheron et mon ancêtre meunier, pour être un peu surpris les matins de paye. Je m'étonnerai alors que l'on me paie pour faire quelque chose que j'aime. Je ferai semblant, au matin du premier jour de

travail, de ne pas me rappeler que j'ai déjà une expérience de travail d'au moins quinze ans.

Il me faudra attendre longtemps, après deux décennies et quelques petits problèmes de rouille dans la carrosserie, pour récupérer ce droit depuis trop longtemps égaré de gérer mes heures, mes minutes, mes secondes. Je ne m'estimerai même pas vieux quand mon toubib, additionnant les années en tenant compte des réalisations de mes vies concourantes, ajoutera un bon vingt ans à mon âge chronologique. Naturellement, on me spoliait pour toujours du droit de proclamer qu'on a toujours l'âge de son cœur. C'est ce dernier, qui a tant et tant aimé, qui a vingt ans de plus que moi.

Ainsi, devenant écrivain à plein temps, ce fut comme si je faisais un retour dans le passé, comme si je renouais et réintérais l'enfance campagnarde d'un baby-boomer qui vivait autrefois dans une famille si grande qu'il s'était socialisé avant d'avoir un nom. Le sien. Ça prend toute la fin d'une vie pour achever de se baptiser.

On pourra toujours tenter de rallonger nos jours. Nos vies. Partisan et acteur de l'intensité, je ne sais qu'une chose, mais je la sais infiniment. C'est par son milieu qu'elle se rallonge, la vie.